tront à quelques-uns de faire croire aux badauds qu'ils sont capables de grandes choses.

La thèse qui a valu à M. Gaston Loth le grade de docteur ès-lettres, vient d'être publiée : elle sort ainsi de mon domaine. Je puis dire pourtant que l'attention avec laquelle a été discutée par les professeurs de la Faculté des Lettres un travail traitant du *Peuplement italien en Tunisie et en Algérie*, montre la place que les études pratiques de géographie ont prises dans l'enseignement de l'Université de Paris ; celles qui concernent l'Afrique du Nord ont notamment trouvé dans M. Augustin Bernard un maître admirablement préparé par son expérience de la vie maghrébine. C'est avec un optimisme constant que M. Loth envisage sous toutes ses faces le problème italien en Tunisie ; il est évident que c'est d'une population méditerranéenne et non exclusivement française qu'il faut attendre le peuplement européen de l'Afrique du Nord ; mais il faut ainsi que cette nouvelle famille humaine ait et garde la marque française par la prédominance du nombre et par celle de la valeur économique ; c'est ce que M. Loth a fort bien vu et ce sera le programme d'action de tous les gouvernements de France.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES,
Secrétaire de l'École de Langues Orientales vivantes.

LE NOM BERBÈRE DE DIEU

CHEZ

LES ABADHITES

Dans son chapitre sur l'empire des Berghouat'a et leurs rois, El Bekri nous a transmis, d'après Zemmour ben Çalih' ben Hachem, d'intéressants détails concernant le fameux Çalih' ben T'arif (1) qui, ayant reçu des Berbères le commandement suprême après la mort de son père, prit aussi le titre de prophète, enseigna à ses sujets une doctrine religieuse qu'ils suivirent jusqu'au ve siècle de l'hégire et composa pour eux un Qoran en berbère renfermant quatre-vingts sourates dont les titres étranges nous sont en partie parvenus.

Comme l'a dit de Slane (2), le célèbre géographe a eu la bonne idée de nous conserver quelques unes des formules que les Berghouat'a employaient dans leurs prières.

Dans cette doxologie berbère, malheureusement trop restreinte, le nom de Dieu apparait sous la forme « *Iakouch* » :

Bism en Iakouch, au nom de Dieu.

Mok'k'ar Iakouch, Dieu est grand.

Our d am Iakouch, Il n'y a pas se semblable à Dieu.

Ih'an Iakouch, à rétablir en *Iddjen Iakouch*, Dieu est un.

Ces phrases ont été reproduites, en totalité ou en partie, par les

(1) El Bekri. *Description de l'Afrique septentrionale.* Texte publié par de Slane. Alger, 1857, p. 134-141. — Cf. également sur *Çalih'* Ibn-'Adhari. *Al Bayano'l-Mogrib.* éd. Dozy. Leyde, 1848-1851, t. I, p. 44, 231 et suiv. — Ibn Haouk'al, p. 57. — *Istibçar*. Traduction Fagnan, p. 156 et suiv. — Ibn Khaldoun. *Histoire des Berbères.* Traduction de Slane, t. II, p. 125-133. — Ibn Abi Zerâ. *Roudh El K'art'as*. Édition de Fez, 1303, p. 94 et suiv. Traduction Beaumier, 1860, p. 179 et suiv. — Salaoui. *El Istikça.* 2e vol., p. 52.

(2) Ibn Khaldoun. *Berbères*, IV, appendice, p. 531-532.

historiens et géographes musulmans qui ont parlé du roi-prophète des Berghouat'a.

Le nom berbère de Dieu figure dans leurs ouvrages, tantôt avec la leçon donnée par El Bekri « *Iakouch* » *(Istibçar, K'art'as)* (1), tantôt avec la variante « *Bakouch* » باكش *(Baian)*, qui s'explique par l'omission d'un point sous la lettre initiale.

Le compilateur moderne Salaoui, auquel nous devons l'*Istik'ça,* donne بسمك ياكساى « *Bismek Iakosaï* ou *Iakosaiou* » qui pourrait peut être s'expliquer par « en ton nom, ô mon Dieu ! » mais qui n'est pas conforme au texte du *K'art'as* qu'il copie.

A l'aide de passages extraits des chroniques abadhites encore inédites et des renseignements particuliers que j'ai pu me procurer, pendant mon séjour au Mzab, je vais essayer d'établir : 1° que le nom berbère de Dieu, sous la forme donnée par El Bekri ou sous une forme voisine qui peut être ramenée à un type unique, n'a pas existé seulement chez les Berghouat'a, mais qu'il a été en usage à Ouargla, au Mzab et au Djebel Nefousa ; 2° qu'il s'est conservé jusqu'à nos jours au Mzab, avec un emploi restreint à certaines formules d'invocation, comme un vocable mystérieux et sacré, dont l'origine s'est perdue, mais qui s'applique bien à Dieu.

I

Dans les manuscrits du *Kitab Et-T'abak'at* de Derdjini (2) dont j'ai pu obtenir une assez bonne copie, on trouve le passage suivant à l'article biographique consacré au cheikh Abou Ammar Abd El Kafi ben Abou Yâk'oub Et-Tenaouti (3) qui vivait à Ouargla dans la seconde moitié du VIe siècle de l'hégire :

« Aissa ben H'amdan rapporte que le cheikh Abd Er-Rah'man El » Karethi El Meçâbi (4) écrivit aux mechaikhs d'Ouargla pour leur » demander la solution de diverses questions, parmi lesquelles figuraient » les suivantes :

(1) Édition de Fez citée. Dans la traduction Beaumier, on trouve « *Iakess* », p. 181.

(2) Cf. A. de C. Motylinski. *Les livres de la secte abadhite.* Alger, 1885, p. 19, 28-33.

(3) Cf. *T'abak'at*, f° 99 de mon manuscrit ; *Siar,* de Chemmakhi, p. 441, cités dans *Les livres de la secte abadhite*, p. 17, 33, 50.

(4) Cf. *Siar*, de Chemmakhi, p. 532.

» 1° Peut-on en parlant de Dieu employer le mot berbère « *irad* » » ايراد ?

» 2° Que doit-on décider au sujet de celui qui dit : Allah n'est pas » « *Ikouch* » ان الله ليس بيكش ? Abou Ammar, chargé de répondre au » nom de l'assemblée des docteurs abadhites d'Ouargla, écrivit ce qui « suit :

Réponse à la première question : « Nous n'avons jamais entendu dire » que quelqu'un ait autorisé l'emploi de cette expression, sauf cependant » Abou Sahel (1). Peut-être l'a-t-on évitée parce qu'elle a plusieurs » acceptions dans la langue des Berbères, qui appellent les quadrupèdes » et oiseaux domestiques « *iraden* » ايرادن et emploient un mot à peu » près analogue, suivant les dialectes, pour désigner celui qui manque à » une promesse. Il est préférable de s'abstenir de ce qui est ambigu et » d'employer ce qui est clair.

Réponse à la deuxième question : « Si celui qui parle est un Berbère ou » un homme entendant la langue berbère, c'est comme s'il disait : Allah » n'est pas Dieu كمن قال ان الله ليس بالله. Or celui qui s'exprime ainsi » est un polythéiste. »

Dans une autre chronique dont je n'ai trouvé qu'une seule copie au Mzab, rédigée d'après l'autorité d'Abou Rabiâ Soleiman ben Abd Es Selam (2) et d'Abou Amr, le même fait est rapporté, mais avec plus de détails : On y indique, en donnant les solutions aux questions posées, le sens du mot « *irad* » qui signifie « chose existante » شى موجود et qui a pour équivalent en berbère le mot « *illa* » il est, ومعناه بالبربرية يلّا.

La réponse, en ce qui touche à l'emploi du nom de Dieu en berbère, est la même que dans les T'abak'at, mais au lieu de la forme « *Ikouch* » nous trouvons la forme des dialectes orientaux « *Iouch* » ايُش.

من قال ان الله ليس بايُش كمن قال ليس بالله

« Celui qui dit : Allah n'est pas « *Iouch* » est comme celui qui dit : Allah n'est pas Dieu » (3).

(1) Abou Sahel El Faresi est cité dans les chroniques abadhites comme une autorité en berbère. Interprète des imams rostemides Aflah' ben Abd El Ouahhab et Yousof ben Moh'ammed ben Aflah', il est l'auteur de nombreuses poésies en langue berbère dont on pourra peut-être un jour retrouver des fragments à Djerba ou au Djebel Nefousa. — Cf. A. de C. Motylinski. *Le Djebel Nefousa.* Paris, 1808, p. 2; *Les livres de la secte abadhite*, p. 31 ; *T'abak'at*, f° 54 ; *Siar*, de Chemmakhi, p. 532.

(2) Cf. *T'abak'at*, f° 109 ; *Les livres de la secte abadhite*, p. 33.

(3) Le mot ايش *iouch* parait avoir aussi été employé dans les anciens

L'auteur ajoute d'après l'autorité de plusieurs docteurs : « Celui qui, prononçant la formule du taouh'id, emploie le mot berbère « *Iouch* » et dit la phrase complète est bien un unitaire ».

من وحد وقال ايُش بالبربرية واتم الجملة فهو موحد

Le mot « *Iouch* » figure également dans la même chronique au milieu d'une phrase berbère que je crois intéressant de donner entière.

Une pieuse femme berbère, nommée Açil, était en relations mystérieuses avec un être invisible dont elle entendait souvent la voix.

Un jour qu'elle se disposait à aller féliciter quelqu'un à l'occasion d'une naissance, son interlocuteur céleste lui adressa les paroles suivantes :

اَغَرْ تَمْزِيدَانَّم ايَصيل تَجَّدْ وِيتَّمَتَّان وِلَادَغْ وِيتَّلَالَنْ مَكْ تصريطْ اِرَّازَنْ
اتّووْشَنِينْ اِيو يعجّدَنْ تَمْزِيدَان يوش يتصَلَّا الشغل اذ يدْغَغَنْ احايتينْ
اَتَفاطْ تِسَقَّارْ اَتّجنينْ ورْ تَنَتْ تصكيدْ الشغل اذ يدْبار سَمّطَنِينْ اتَلْسطْ
تِمَلْسَانْ زْديدنينْ ورْ تنزطيطْ تَلَطْنْ اَسَدْ امَانْ صقَّلنين اَدْ اَمّ زْنَنْ دج
الميزان امْ تفيراطين *

dont je propose la transcription ci-après :

Ar'ar (1) *tamzida* (2) *nnem, ai Açil, teddj* (3) *ed oui ttemet-*

---

dialectes berbères pour désigner la tortue. A la suite du passage cité, se trouve la phrase suivante :

فقال حينئذ الشيخ ابو محمد عبد الله بن سجميمان النصرى عن ابى سليمان ايوب رضى الله عنه من قال ايش هى السلحفاة ايفكر اشرك بالله العظيم

« Le cheikh Abou Moh'ammed Abd-Allah ben Sedjemiman En-Naçeri, » citant l'autorité d'Abou Soleiman Aioub (Que Dieu l'agrée !) dit alors : « Celui qui dit : *Iouch* est la tortue (*ifker*), donne des associés au Dieu » suprême. » Le mot *ifker* existe dans un grand nombre de dialectes berbères. Je ne crois pas que *iouch* ait survécu avec ce sens.

(1) *Ar'ar* est employé au Mzab avec le sens de : va vite, cours.

(2) Arabe berberisé مسجد.

(3) Rac. *eddj* ou *ejj* (Zouaoua) ; *ejj* (Mzab. Cf. René Basset. *La Zenatia*

tan (1) *ouila der' oui ttelalen* (2) *; mek tez'rit'* (3) *irrazen ittououchnin* (4) *i iou iâddjeden* (5) *tamzida n Iouch itez'alla ; oul char'l ed' idr'ar'en* (6) *ih'aitin* (7) *; atafet'* (8) *tiseffar* (9) *innedjnin* (10) *our tnet teçkid* (11) *oul char'l ed' idfar* (12) *semmat'nin* (13) *; atelset'* (14) *timelsan* (15) *zdidnin* (16) *our ten ezzet'it'* (17) *; tallet'* (18) *n* (19) *assa d* (20) *aman z'ek'k'ilnin* (21) *ad am meznen dedj elmizan* (22) *am tek'irat'in.*

« Va à ta mosquée, ô Açil : laisse ceux qui meurent aussi bien que » ceux qui naissent ; si tu voyais les récompenses qui sont données à

---

du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'. Paris, 69) ; *edj* (Dj. Nefousa) et autres dialectes.

(1) *Emmet*, mourir (Mzab, René Basset, op. laud.) ; *met* (Dj. Nefousa) etc.

(2) *Lal*, naître (Mzab, Dj. Nefousa) ; *loul* (Ouargla).

(3) *Zer*, voir (Mzab, Ouargla, Dj. Nefousa). Le ص du texte représente le *z'* emphatique, comme plus loin dans le mot *itez'alla*.

(4) *Ouch*, donner (Mzab, Ouargla, Oued Rir'. René Basset, op. laud.).

(5) Il faudrait peut-être lire *ifeddjeden*, de l'arabe وفد ; mais le mot est répété dans deux phrases différentes avec la même orthographe.

(6) *Adr'ar'*, pierre (Mzab, Ouargla) ; *dr'ar'* (Dj. Nefousa).

(7) Arabe احاط ou حاد.

(8) *Af*, trouver (Mzab, Ouargla, Dj. Nefousa).

(9) *Tasefri*, maison, demeure (Nefousa ancien, dans la *Moudaououana*, d'Ibn R'anem).

(10) *Denneg*, supérieur, haut (Dj. Nefousa) ; *ennij* (Mzab).

(11) *Eçtch*, bâtir (Dj. Nefousa).

(12) *Differ*, froid (subst.) (Dj. Nefousa) ; *adifer* (R'edamès).

(13) *Asemmadh* (Mzab, Ouargla) ; *isemodh'*, verbe d'état (Nefousa).

(14) *Els*, se vêtir (Zouaoua, R'edamès, etc.).

(15) *Tamelsit*, vêtement (R'edamès).

(16) *Azeddad*, maigre, mince (Mzab, R. B. op. laud. p. 201).

(17) Pour *tnet zet'it* ; *zot'*, tisser (Mzab, Dj. Nefousa).

(18) *All* pleurer (Taroudant. R. Basset. *Le Dialecte de Taroudant*. Florence, 1895) ; *iil* (?) pleurer (Chaouia. Masqueray, *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga du Sénégal avec les vocabulaires correspondants des Chawia et des Beni Mzab*. Paris, 1879.

(19) C'est l'*n* séparable.

(20) *Assod*, aujourd'hui (Zenaga) ; *assa* (Chaouia), *assou* (Mzab. Dj. Nefousa).

(21) *Izer'el*, chaud (Dj. Nefousa) *azer'elli*, chaleur (Dj. Nefousa).

(22) Rac. arabe وزن.

» celui qui visite la mosquée de Dieu (*Iouch*) pour y prier sans cesse ! Ne » t'inquiète pas des pierres qui t'en séparent : tu trouveras des demeures » supérieures que tu n'as pas construites ; ne t'inquiète pas des froides » gelées ; tu revêtiras des habits légers que tu n'a pas tissés. Tu pleures » aujourd'hui des larmes chaudes (mot à mot une eau chaude), qui te » seront pesées dans la balance comme des k'irat' (c'est-à-dire, au poids » des carats, comme une matière de prix) » (1).

Dans deux autres phrases berbères d'une intelligence plus difficile, le mot « *Iouch* » se trouve encore répété : *Djazed, a Iouch*, accorde, ô Dieu ! *ourraz n Iouch*, la récompense de Dieu.

Il me reste à citer une autre source importante. En 1895, M. le commandant Rebillet, attaché à la résidence de Tunis, aujourd'hui lieutenant-colonel en retraite à Mateur, obtenait d'un indigène de Djerba la communication d'un volumineux manuscrit arabo-berbère, connu sous le titre de Moudaououana d'Ibn R'anem, provenant des Nekkarites de Zouara. Ce manuscrit fut photographié et tiré à plusieurs exemplaires dont on n'a pu retrouver trace. Le seul tirage qui reste est entre les mains de M. Rebillet qui a bien voulu le mettre à ma disposition pour me permettre de l'étudier.

En le parcourant, j'y ai relevé, en plusieurs passages, le mot « *Iouch* » (pages 91, 403, 524, etc.) et notamment dans une phrase souvent répétée « *r'el oubrid' n Iouch* » غلوبريذ انيوش, traduite par فى سبيل الله dans la voie de Dieu, pour l'amour de Dieu.

Le même mot figure aussi dans un court vocabulaire qui acccompagnait le manuscrit.

Ces témoignages *écrits* me paraissent suffisants pour établir que le nom de Dieu, sous les formes *Iakouch*, *Ikouch* ou *Iouch*, était resté d'un usage sinon courant, du moins fréquent, parmi les populations berbères autres que celles du Maroc, longtemps encore après la disparition de l'empire des Berghouat'a.

---

(1) Traduction arabe donnée par la chronique :

امضى مسجد يا اصيل ودعى من يموت ومن يولد لو رايت الثواب الذى
يتلفى من يزور مسجد الله للصلاة لا تشتغلى بالاحجار التى تغتربها
تدخلى البيوت العاليات التى لم تبنيها لا تشتغلى بالسبرات والبرد
تلبسى ثيابا رفافا لم تنسجيهن تبكين اليوم ماء حارا يوزن لك فى
الميزان كالفراريـــــط *

II

En menant l'enquête linguistique qui doit nécessairement accompagner notre exploration du Maroc, on trouvera peut être encore, dans les tribus berbères que leur situation géographique a préservées du contact arabe, une survivance du vocable qui nous occupe.

Ce qui est certain, c'est qu'il s'est maintenu à travers les siècles chez les berbères abadhites du Mzab.

Dans un travail récent sur le dialecte berbère de R'edamès, j'ai cité incidemment la phrase suivante que les enfants mozabites chantent sur l'aire pendant le dépiquage des grains : *ouch aner' d, a Iouch, aman ouanzer*. Donne nous, ô Dieu, l'eau de la pluie. Cette transcription n'est pas absolument exacte : au lieu de *a Iiouch*, il faut rétablir *ai Iouch* (1).

Le même mot se retrouve dans la formule *amin, ai Iouch!* amen, ô Dieu ! que l'on prononce après certaines invocations.

Il n'y a plus là certainement que la persistance inconsciente d'une habitude séculaire, le souvenir presque effacé de quelque chose de très lointain. Mais la survivance, si vague et si limitée qu'elle soit dans son emploi, n'en existe pas moins et est intéressante à constater.

III

Quelle peut bien être l'origine de ce mot *Iakouch*, *Ikouch* ou *Iouch*, appliqué par les Berbères au Dieu suprême ?

Faut il ne voir dans cette appellation qu'un qualificatif berbère archaïque exprimant l'idée d'existence, de providence, d'unité, de magnificence ou de force ?

Doit-on y chercher la trace d'un culte antérieur à l'Islam ? (2).

Il ne me paraît pas que la question puisse pour l'instant, être scientifiquement résolue. Sans doute, en ne s'attachant qu'aux consonnances, on est tenté de rapprocher le mot de Iaou, Iehoua, Hyès, Zeus ou Ios, de Iouh' ou Ioukh, vieux nom du soleil, ou même de l'identifier à Iacchos, dieu de la fécondité terrestre, principe producteur de la pluie.

Ce dernier rapprochement est séduisant ; mais on ne pourrait produire,

---

(1) *Le dialecte berbère de R'edamès.* — Paris 1904, p. 147.

(2) Cf. E. Lefébure. *La politique religieuse des Grecs en Lybie.* — Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, 1902, 3e et 4e trimestres.

pour motiver une préférence en sa faveur, que des arguments historiques très vagues et une raison d'homophonie qui n'a qu'une valeur hypothétique.

Déjà au v[e] siècle de l'hégire, le mot avait vieilli chez les abadhites et il n'était plus possible d'en déterminer le sens primitif.

Les auteurs de la secte se sont préoccupés, à cette époque, d'en rechercher la signification et même l'origine, comme on peut le voir par les passages suivants de la chronique citée plus haut :

« Le cheikh Younos ben Abou Zakarya demanda à un instituteur quel » était le sens de l'expression « *ia Iouch* ». Il répondit : « O Dieu ! » « يا الله. Mais voyant que le cheikh Younos ne paraissait pas satisfait de » cette réponse, il lui dit : « Qu'elle en est la signification chez vous ? » » « O mon Dieu ! » اللهم, répliqua Younos. L'instituteur lui dit alors : » « Votre explication de *ia Iouch* vaut mieux que la nôtre ».

L'auteur dit plus loin :

« Le sens du mot *Iouch,* dit Abou Amr, est « celui qui donne, le dispensateur » المعطى. Les Berbères disent en effet « *ouch id* (1), *ia rebbi* » » donne moi, ô mon Dieu. D'après une autre opinion, le mot *Iouch* signi- » fierait « l'immense » العظيم. Car, le premier mot que Dieu adressa à » Moïse, quand il lui révéla le Pentateuque, fut : « Je suis *Iouch* (2) », » c'est-à-dire l'immense. انا ايش اى العظيم.

» D'autres prétendent que le mot signifie « le meilleur » الأحسن, en se » reportant à l'expression que les Berbères emploient quand ils veulent » approuver quelqu'un ou le louer : *iouch, iouch.* Très bien, très bien ! » Abou Amr ajoutait avec une certaine mélancolie :

« En laissant perdre les principes, ils ont perdu le moyen d'aboutir ».

Sage conclusion, à laquelle il faut encore s'en tenir pour l'instant, en attendant que de nouvelles découvertes permettent d'élucider la question.

A. de C. MOTYLINSKI.
Professeur à la Chaire publique d'arabe de Constantine.

(1) Voir note ci-dessus (p. 145, n. 4) pour le mot « *ouch* ».

(2) Exode xx, 2. Le mot *Iouch* représente ici l'hébreu *Iehouah*. Il est à remarquer que la racine *houah* exister, se retrouve en tamachek' et dans d'autres dialectes, *eh*, aor, *ihé* ⵉ, avec le sens de « être dans, contenir, embrasser. »

LES ARABES DANS LA COMÉDIE ET LE ROMAN DU XVIII[e] SIÈCLE (1)

I

L'*arabophilie* est souvent de mode aujourd'hui ; il semble même que l'Arabe ait tendance à accaparer des sentiments humanitaires jusqu'ici réservés aux nègres de St-Domingue ou de la Louisiane ; les journaux de France, qui y trouvent de commodes articles, aiment à évoquer la Déclaration des droits de l'homme, quand on discute à la Chambre les pouvoirs des administrateurs algériens ; l'institution des cours criminelles, le dépouillement des pétitions indigènes sont aussi d'excellentes occasions à ce besoin de sympathie ; et si, par bonne fortune, un tribunal français est invité à juger quelque procès retentissant où les accusés asseoient leurs burnous devant les toges des juges, c'est aussitôt un grand enthousiasme chez les reporters ; ils apprennent aisément quelques mots berbères, admirent la famille kabyle et opposent volontiers le pauvre arabe au mauvais colon. Aussi les touristes débarquent-ils en Algérie, prémunis d'excellentes dispositions ; comment n'aimeraient-ils pas, avec le bienveillant sourire de l'homme civilisé devant une race inférieure, le yaouled qui cire respectueusement leurs souliers, ou qui dirige vers d'étroites et impressionnantes ruelles leurs désirs de pur exotisme ! Au retour, la douceur et la serviabilité de l'Arabe, sa majesté, deviennent un thème de facile conversation. Joanne d'ailleurs et Conty n'en parlent-ils pas en excellents termes ?

Nos ancêtres ne furent point du tout de ce sentiment ; comme il leur manquait d'avoir conquis l'Algérie ou même de pouvoir visiter commodément Alger, ils avaient à l'esprit une image détestable de l'Arabe. Au XVIII[e] siècle « le nom d'Arabe blesse les oreilles... on s'est formé d'eux des idées désavantageuses » ; ce sont des gens « impolis, grossiers

(1) On a détaché cette étude, en lui donnant un développement nouveau, d'un livre qui paraîtra dans les premiers mois de 1906 sous le titre : *L'Orient dans la littérature française au XVII[e] et au XVIII[e] siècle.*